

Illumination

Si ce n'est pas la fièvre ardente
Qui me saisit alors dis-moi
Qu'est-ce qui s'empare de moi
Oui quelle fumée insolente
Cet affolement cet émoi
Cette lumière qui m'enchant

Mille flambeaux aux feux follets
Tu voulus à peine venue
Allumer pour ma foi perdue
Et je suis né de leurs reflets
Mon âme était déserte et nue
Elle aura ton nom désormais

Je m'enivre de ta parole
Les Autans ne sont pas si chauds
Que la musique de tes mots
Dans leur joyeuse farandole
J'y sens la caresse d'Éros
Une pluie aguicheuse et folle

Source vive de bon aloi
Je veux à ton chant me répandre
En ce puits suave descendre
Que j'ai rêvé fontaine en moi
Goûter à jamais son eau tendre
Et voyager au fond de toi

Un sentiment chevaleresque
À ton regard soudain troublant
Gonfle mon cœur d'un seul allant
À ton aura je brille presque
Ainsi le soleil au couchant
Fait aux nains l'ombre gigantesque

Quand chante la nuit sur les toits
Que demander de plus aux anges
Quand dans l'âtre où deux feux étranges
N'ont que cendres de mauvais bois
Leurs volutes font des mélanges
De blanches fleurs en leurs émois

Qu'espérer d'autre quand le rêve
À ce point me hante le soir
Qu'il ne me laisse que l'espoir
Que mon supplice enfin s'achève
Et flambe tel le fagot noir
D'un bûcher en Place de Grève

Me noyer à ta lèvre rousse
Y cueillir le baiser des rois
Acide comme un fruit des bois
Doux comme une nuit sur la mousse
Comme pour la dernière fois
Mourir un peu de fièvre douce

À toi qui vins...

...et qui dissipas nos nuages

Qu'avions-nous avant toi que fumée et mirage ?
Nous cherchions un appui dans l'océan brumeux...
Quand tu vins avec toi vinrent les jours heureux
Et toi seule as su nous hisser jusqu'au rivage.

C'est flamber son printemps que d'aimer ton visage,
Aimer aussi le vent dénouant tes cheveux,
Rire avec toi le soir, rêver à d'autres jeux,
L'horizon même éteint m'est encor ton image !

À ta lèvre sanguine un chant parfois s'allume,
Romance nostalgique empreinte d'amertume
Où fleurissent, chantants, tes accents d'outre-mer

Mais la route est bien morne où ton départ s'avance
Et le chemin sans toi perd sa couleur garance :
On y perçoit déjà la fadeur de l'hiver

Guet-apens

Il me souvient d'un soir fait de pourpre et de soie
Où nonchalant, candide, allant d'un pas rêvant
Je songeais que l'amour était pareil au vent,
Menant la feuille morte en deuil, en peine, en joie.

Cheminant vers l'azur où l'horizon flamboie
Je ne vis l'embuscade où m'attendait, galant,
L'espiègle Cupidon, le doux archer volant,
Aveuglé par le ciel où le ponant se noie.

Qui m'eût pu dire alors que du plaisant tueur
Dont la main est sans faille et les yeux sans lueur
La lame en un instant sur moi fût abattue ?

Délectable souffrance, ô bienheureux trépas
Quand tu tombas en pluie, ô mon âme vaincue,
Dans ce puits infini dont on ne ressort pas !